

# JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 14 JUIN 1884.

No. 26.

## Le Journal du Dimanche

Administration et Rédaction, 43 Rue St. Gabriel, Montreal.

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus et seront détruits. Nous rendrons compte de tout ouvrage dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

### SOMMAIRE

Poésies : Au bord du lac, W. Chapman—Le vieux moulin, souvenirs d'enfance, Alfred Morisset—Chronique, Maud—Si j'étais philosophe, Juliette—Causerie, Touchatout—Littérature vs épices, L. A. T.—Revue du pour et du contre, Le Furet—Menu canadien, Victor—Hygiène de la famille, un vieux médecin—Le tout Montréal—Le coin pour rire—Courrier des théâtres, Le monsieur au monocle—Modes du jour, Pépita—Feuilleton : Le secret de Roch (suite).

### AU BORD DU LAC

Enorme pan d'azur tombé du firmament  
Dans le large entonnoir d'un ravin romantique,  
Le lac, ceint d'un bandeau coquet et poétique,  
Resplendit et chatoie ainsi qu'un diamant.

Le couchant, teignant d'or chaque plante aquatique,  
Allume sur les flots un vaste embrasement  
Auquel les pins du bord, au profil fantastique,  
Mèlent de leurs rameaux en feu le flamboiement.

Un immense concert de voix mystérieuses  
S'élève des roseaux, de l'oude et des yeuses ;  
D'enivrantes fraîcheurs tombent de l'infini ;

Sentant l'ombre venir, le daim du lac s'approche...  
Et, dans les profondeurs du lointain qui brunit,  
L'on distingue les sons enroués d'une cloche.

W. CHAPMAN.

### LE VIEUX MOULIN

#### SOUVENIRS D'ENFANCE

A MA SOEUR, MADAME F. R. A. V.

Te souvient-il, ma sœur, de cette honre ravie,  
De ces jours d'innocence où nous buvions la vie  
A la coupe de la gaieté ?

Et du vieux moulin blanc, tout rayonnant d'aisance,  
Où nous allions, enfants, passer notre vacance  
Et respirer l'air frais d'été.

O le bon vieux moulin, avec sa porte verte,  
Sa couverture à pic, de mousse recouverte  
Comme les roches dans les bois !

Et sa dalle en serpent, limonense et glissante,  
Où gazonillait, gaie, une onde caressante  
Comme tous les bruits d'autrefois !

La fraîche propreté, luxe de la grand'chambre,  
Où s'étalait, pimpant, sur le plancher jaune ambro,  
L'étroit tapis, à fond châtain ;  
Et l'épaisse muraille, aux teintes surannées,  
Où pendaient, saintement, des images fanées,  
Autour d'un crucifix d'étain,

Sont là devant mes yeux. Dans ce salon rustique,  
Le buffet remplaçait le piano conique,  
Le banc de bois, la chaise en crin ;  
Le grand lit à rideaux, l'ottomane princière :  
Le noir placard du mur, la rose bonbonnière,  
Et le coffret, le riche éerin.

Nos estomacs d'alors, n'étaient pas dyspeptiques :  
Et la fraîche gaieté de nos repas épiques  
Tenait lieu des secrets de l'art.  
J'ai des frissons de gras, quand je songe à ces crêpes  
Qui bourdonnaient, matin, comme un essaim de guêpes,  
Dans la poêle pleine de lard,

Et le potage aux pois, que la bonne meunière,  
Au son de l'angelus, trempait à sa manière,  
Dans des immenses plats de grès,  
Servait de met d'entrée au pâté délectable,  
Tout pourpre de bluets, qu'on servait sur la table,  
Bien arrosé de sirop frais.

Et les folles chansons que nous chantions ensemble,  
N'ayant pour tout accord, que le moulin qui tremble  
Sous la meule qui moule le grain !  
Pour nos tympans d'alors, avaient plus d'harmonie,  
Que les chœurs d'opéras, disant leur symphonie,  
Aux sons d'un orchestre d'airain.

Tu t'en souviens ? Narguant le serein et la brune,  
Nous nous installions, quand se montrait la lune,  
Tous en cercle, sur le plantain.  
Là, les vieux nous contaient leurs rêves de jeunesse,  
Avec ce rythme lent, qui charme et qui caresse  
L'oreille, comme un son lointain.

Dans le petit sentier qui longeait la rivière,  
Dont on foulait, le soir, jusque sous la bruyère,  
Le gazon humide et moelleux !  
Que de fois, svelte et nu, notre pied de gazelle  
N'a-t-il pas senti comme des grands coups d'aile,  
Quand nous courions dans ses foins bleus !

Tu n'as pu la revoir, cette écluse limpide,  
Où, dans un frêle esquif, sur sa nappe sans ride,  
Nous nous laissions bercer, pensifs.  
O quel doux abandon ! Nos âmes encor neuves,  
Ne songeant pas alors, à la houle des fleuves  
Qui brise tout sur les récifs.

Qu'êtes-vous devenus, jours sereins de l'enfance,  
Où l'âme radieuse, ouverte à l'espérance,  
Croyait au bonheur, ici-bas ?  
Vous êtes disparus, comme ces beaux nuages,  
Que l'on voit s'éloigner, quand grondent les orages,  
Oh ! non, vous ne reviendrez pas.

Où t'es-tu donc caché, beau soleil de la rive  
Qui regardait aller notre âme à la dérive,  
Au souffle de ses rêves blancs ?  
Tes rayons n'ont donc plus de ces chaleurs intenses  
Que tu versais, jadis, comme des flots immenses,  
Dans nos poitrines de quinze ans ?

A présent que mon âme est calme et recueillie,  
Quand je songe à ce temps de joie et de folie,  
Aux réveils souriants et beaux ;  
Une tristesse amère envahit mes pensées ;  
Car, en remontant là, vers ces heures passées,  
Je me heurte à tant de tombeaux !

Ma sœur, avant d'entrer, pour toujours, dans la tombe,  
Irons-nous le revoir, ce vieux moulin qui tombo  
Flagellé par le bras du Temps ?  
L'écluse est encor là, comme un miroir qui brille :  
Elle garde peut-être en sa claire lentille,  
Les mirages de nos printemps !

Ste. Hénédine, }  
Juin 1884. }

ALFRED MORISSET.

### CHRONIQUE

Saint-Jean brûlait, les populations canadiennes étaient profondément émuës par ce malheur terrible qui venait de frapper une de nos plus grandes villes. Un vent de charité soufflait ; on voyait les femmes, les enfants, les vieillards, sans pain, sans abri, sans vêtements. Tout le monde donna ; la ville de Montréal, par ses échevins—généreux comme des échevins, vota un secours de 10,000 piastres.

Les citoyens de Saint-Jean ne sont pas, paraît-il, les premiers venus ; ils ont du cœur et de la dignité. Ils reçurent tout ce qu'on leur envoyait mais ne demandèrent rien. Et les échevins de la bonne ville de Montréal—généreux comme des échevins, ne donnant rien sans qu'on le leur demande, et qu'on le leur demande souvent, n'envoyèrent rien.

Les jours, les semaines, les mois, les années se passèrent ; Saint-Jean avait brûlé et s'était reconstruit, que les bons échevins montréalais n'avaient encore donné que leur vote, d'argent point. La question fut soulevée, comment, je n'en sais rien ; mais ce que je sais, ce dont je me souviens, c'est la réponse d'un de nos pères conscrits, qui par son éloquence, son talent et son émotion vraie enleva le vote du Conseil.

« Messieurs, dit-il, les habitants de Saint-Jean viennent impudemment nous rappeler que dans un moment d'émotion nous avons voté, en leur faveur, une somme de \$10,000. Oui, nous avons voté cette somme et cela prouve que la ville de Montréal est la plus généreuse et la plus compatissante des villes canadiennes. Mais là doivent s'arrêter nos sacrifices, voter et payer tout deux.

« Les habitants de Saint-Jean ont brûlé ; c'est vrai ; mais aujourd'hui ils ont rebâti leurs maisons et n'ont plus besoin de notre argent. Qu'ils travaillent, nous travaillons bien nous ! qu'ils cherchent des jobs, ils en trouveront, et s'ils n'en trouvent pas, qu'ils fassent comme nous, qu'ils en créent. (Hurrah ! Bravo ! Hear ! Hear !) Nous avons des devoirs sacrés à remplir ; je demande que les \$10,000 votées à la ville de Saint-Jean, soient spécialement employées à faire couper l'eau aux malheureux et à les poursuivre rigoureusement pour leur faire payer ce qu'on ne leur a pas donné. Il est bon que les pauvres de Montréal sachent que nous nous occupons d'eux. (Adopté).

Ça, c'est la charité comme les hommes la comprennent.

\*.\*.\*

Un établissement hospitalier, situé en plein centre de la ville, recevant tous ceux qui viennent frapper à ses portes, quelle que soit leur religion, leur nationalité ou leur rang, a besoin d'argent ; que fait-il ? Il s'adresse à cet être sensible, doux, bon, compatissant et charitable qu'on appelle la femme, et il attend patiemment car il est sûr que son appel sera entendu et que rien ne sera épargné pour venir à son secours.

Des femmes, des faibles femmes, habituées aux douceurs de la vie, se sont dévouées pour soulager des malheureux qu'elles ne connaissaient pas, qu'elles ne connaîtront peut-être jamais, uniquement parce qu'ils étaient malheureux. Elles ont tout quitté, leur maison, leurs enfants ; elles